

Le temps des francs-tireurs

(Rapports littéraires franco-hongrois entre 1920 et 1940)

Si nous étudions selon les dates de publication, la bibliographie des oeuvres hongroises traduites et publiées en français, il nous apparaît bien vite qu'il y a une certaine périodicité selon le nombre des textes parus. Nous sommes loin, bien sûr, de l'époque où le nom du Comte Nicolas Bethlen¹ sonnait assez bien en France pour qu'on puisse publier, suivant la mode du siècle, ses fausses mémoires. Mais il y a quand même de très bonnes périodes, j'entends du point de vue de la Hongrie. La première, c'est l'après 1849, avec de nombreuses traductions de Petőfi, de Jókai, de Miklós Jósika, de József Eötvös et d'autres. La deuxième bonne période est due au compromis austro-hongrois et aux rapports personnels qui se nouent entre écrivains et artistes dans les décennies 1870 et 1880 ; Jókai et Mikszáth sont les grands bénéficiaires de l'amitié franco-hongroise. On continue, malgré le changement de climat, sur cette lancée à peu près jusqu'en 1910, Katona et Arany seront alors adaptés en français.

Suit, malgré l'embellie de 1930, une longue période creuse ; ce n'est qu'après 1956 que les éditeurs français commencent à s'intéresser de nouveau à la littérature hongroise. Mais cet âge d'or ne dure guère plus d'une dizaine d'années, et il faut attendre jusqu'en 1983 pour qu'on puisse constater un vrai regain d'intérêt envers les auteurs hongrois.

Il est évident que la densité des publications dépend surtout de deux facteurs, d'une part de la conjoncture, d'autre part de la présence (ou de l'absence) d'hommes de lettres qui puissent servir d'introducteurs, d'intermédiaires, d'adaptateurs. Les périodes mentionnées sont liées chaque fois à des événements historiques, d'abord à la révolution de 1848-49, puis à la naissance du dualisme ; plus près de nous au soulèvement national de 1956, puis au rapprochement franco-hongrois intervenu au début des années 1980.

Considérée de ce point de vue, la période d'entre-deux-guerres est peu favorable à la présence hongroise en France. En 1920 on touche le fond dans l'histoire millénaire des rapports franco-hongrois : l'image de la Hongrie n'a jamais été, ni avant, ni après, aussi mauvaise qu'à ce moment-là. Ce qu'on constate de la part des Français, c'est soit l'ignorance presque complète (il suffit de se reporter aux mémoires de ceux qui arrivent en Hongrie dans les années 1920, Jean Mistler, Aurélien Sauvageot et François Gachot²), soit une hostilité déclarée empreinte à la fois de mépris et de haine.

Je ne citerai que trois moments déterminants dans le cours des événements. En 1915, Maurice Paléologue, ambassadeur français à Saint-Pétersbourg pense encore à une paix séparée avec la Monarchie, mais ce projet est rejeté très énergiquement par Sazonov, ministre russe des affaires étrangères³. Quatre ans

plus tard, le 12 janvier 1919, quand comence la conférence de paix de Versailles, la Hongrie est déjà dans une position très affaiblie. C'est Philippe Berthelot, secrétaire général au Quai d'Orsay, qui mène le jeu, et impose les frontières que nous connaissons⁴. L'été 1919, avec le traité de Saint-Germain, les jeux sont déjà faits. Lloyd George a beau s'apercevoir, lors des discussions de 1920, de l'injustice flagrante du tracé des frontières, il n'y peut plus rien, les Anglais et les Italiens, quoiqu'ils soient en majorité, s'inclinent devant la volonté de la France.

En mars 1920, Berthelot est remplacé par Maurice Paléologue. Le nouveau secrétaire général veut changer de politique, et créer un bloc politique et économique englobant la Pologne, la Roumanie et la Hongrie. Il reçoit même un émissaire hongrois, et en Hongrie on espère, bien naïvement, un traité de paix plus avantageux pour le pays. Paléologue, évidemment, ne peut défaire ce qui a déjà été fait, et, par ailleurs, il est durement attaqué par le lobby tchèque et yougoslave. Le 14 août 1920 la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie signent un traité de défense, traité éminemment anti-hongrois ; quant à Paléologue, il est chassé de son poste dès octobre 1920, à peine six mois après avoir pris ses fonctions. La ligne politique conseillée en particulier par Eduard Bénéš triomphe sur tous les tableaux.

Mais quelle est l'explication de cette politique, fatale non seulement aux intérêts hongrois, mais aussi à la longue, aux intérêts français ? Comment Berthelot a-t-il pu déclarer au cours de la réunion du 3 mars, pour contrecarrer le ministre anglais, qu'il n'y avait ni de dynastie, ni même de nation hongroise, et que les nobles hongrois étaient tous d'origine autrichienne ? Comment a-t-il pu dire que les Hongrois étaient des ennemis perfides et éternels, avant, pendant et après la guerre ?⁵

Il y a eu des exceptions, comme Paléologue ou le général Graziani, chef de la mission militaire à Budapest fin 1918 début 1919, et l'amiral Fatou, membre français de la Commission du Danube, mais la grande majorité des hauts fonctionnaires français est restée résolument anti-hongroise. Pourquoi ? On n'a pas encore suffisamment étudié les documents de l'époque pour expliquer comment l'opinion publique, plutôt hungarophile encore à la fin du siècle (Selon I.Sőtér le point culminant de cette hungarophilie se situe entre 1877 et 1887.) est devenue plutôt hungarophobe dans les années 1910, ni comment les décideurs (pour employer un mot moderne) sont arrivés à imposer une paix créant en 1920 la plus grande minorité de l'Europe.

Je tâcherai quand même d'y répondre avec un exemple concret qui pourrait être, selon mon hypothèse, un exemple typique. Je citerai le cas de Louis Eisenmann dont le portrait, pas très flatteur d'ailleurs, apparaît dans le récent livre d'Aurélien Sauvageot. Sauvageot, à qui Antoine Meillet proposait dès 1917 de se préparer à occuper plus tard la chaire de langues finno-ougriennes à créer dans le cadre de l'École des langues orientales vivantes, rencontre plusieurs fois sur son chemin le professeur Eisenmann qui fait tout son possible pour couper court à la carrière du jeune linguiste. Selon Sauvageot, la cause en est soit la jalousie, soit le ressentiment d'Eisenmann. Il serait jaloux de l'intrus, d'autre part il est en conflit ouvert avec le gouvernement hongrois auquel il réclame des

appointements pour les années de guerre. Un jour on élucidera peut-être ces allégations. Ce qui est plus important, à mon sens, c'est la position d'Eisenmann (qui apparaît dans le monde universitaire comme le spécialiste de l'Europe Centrale) ou plus exactement le changement de sa position entre 1904 et 1922.⁶

En 1904 Louis Eisenmann, publie un grand ouvrage de 609 pages, intitulé *Le compromis austro-hongrois de 1867, étude sur le dualisme*. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé d'histoire et de géographie, docteur en droit, Eisenmann s'y montre en fin connaisseur du pays et de son histoire. Il déclare à la fin de son livre que pour la bibliothèque hongroise c'est Henrik Marczali qui l'a aidé. Le chapitre qui nous intéresse plus spécialement, c'est celui sur la politique des minorités des gouvernements hongrois de l'époque. Selon la thèse d'Eisenman, la loi des nationalités de 1868, mise en forme par Deák, était une bonne loi, mais la pratique politique ne l'a pas beaucoup suivi, d'où une magyarisation forcée des minorités. Il voit la Hongrie comme "un pays où les Magyars sont la moitié seulement de la population", mais qui "est pour ainsi dire entièrement magyar". "Les nationalités presque entièrement privées d'élite, n'ont pour force que leur nombre, elles sont parquées dans les classes inférieures". Il ajoute que, parmi les nationalités, ce sont les Roumains qui résistent le mieux, et que les Juifs, en opposition avec les nationalités, s'assimilent volontiers, car "chez aucune nation de l'Europe orientale ils n'ont trouvé un accueil aussi large et ouvert que chez les Magyars."⁷

Ce texte condamne donc assez nettement, quoique souvent d'une façon implicite, la politique des gouvernements hongrois, mais il reste néanmoins objectif et préconise, sans le dire explicitement, une solution de compromis. En 1916 Eisenmann parle déjà tout autrement. Devenu entre temps professeur à la faculté des lettres de Paris, il "proclamait très haut que le droit des Slaves à s'affirmer sortirait de la guerre. (...) Il rappelait qu'aux heures décisives toujours s'était manifestée la solidarité slave... contre le danger magyar" (A.Dumaine)⁸. L'automne 1921, les élèves et les anciens élèves de l'Ecole Libre des Sciences Politiques organisent une série de conférences sur la Rhénanie. Un an plus tard le thème choisi est "l'Europe centrale" ; parmi les conférenciers il y a des députés, des ambassadeurs, des hauts fonctionnaires, et même le célèbre général Weygand.

Le ton est donné par Louis Eisenmann qui déclare que "la guerre ... avait été la guerre pour l'Europe centrale... dans la tournure qu'ont pris les événements" et ajoute que "la petite Entente... reproduit, dans ce qui est nécessaire et essentiel, tout ce qu'il y avait dans l'Autriche-Hongrie de bon et de légitime."⁹ La pensée qui sous-tend et sa conférence et celles des autres est la condamnation sans appel de l'impérialisme germanique dont la continuité ne s'est jamais démentie depuis 1526 (l'élection de Ferdinand I^{er}). Eisenmann qui connaît pourtant très bien, comme nous l'avons vu, l'histoire hongroise, assimile les Hongrois à cet impérialisme qu'il faut abattre par tous les moyens. L'ambassadeur Dumaine ajoute que "les populations... expient présentement les fautes de leurs gouvernants."¹⁰

Tous ces décideurs sont extrêmement contents du cours des événements, ils sont ravis par les nouveaux régimes des pays de la petite Entente, et personne, sauf un ancien député¹¹, ne s'aperçoit que le traité de Versailles est une violation flagrante du fondement idéologique de la République, c'est-à-dire la Déclaration des Droits de l'Homme.

Les Hongrois assimilés au pire ennemi de la France et de la démocratie, voici un des axiomes de la politique française des années 1920. Et ceci peut expliquer, au moins en partie, la myopie du jeune Mistler qui, envoyé à Budapest en 1920, aurait pu devenir, si les circonstances avaient été différentes, un extraordinaire intermédiaire entre la Hongrie et la France. Mais Mistler n'a rien vu ni rien entendu (il ignore Bartók tout aussi bien que la littérature hongroise), et sa maîtresse à Budapest est même une Roumaine ! Un des seuls liens qui ne soient pas rompus, c'est le traité entre l'École Normale Supérieure et le Collège Eötvös: nous lui devons l'arrivée, en 1923, d'Aurélien Sauvageot.

Au début des années 1920, la situation est donc la suivante: hostilité des officiels français, ressentiment de la Hongrie officielle. Mais en même temps "l'autre Hongrie"¹², pour citer le joli mot de Gyula Illyés, la Hongrie culturelle, reste très attachée à la culture française. M. Babits, A. Tóth et L. Szabó travaillent à la traduction de Baudelaire (le volume paraît en 1923), et le jeune Albert Gyergyai, rentré de captivité, est admis par le puissant directeur de la revue Nyugat dans le cercle très fermé des auteurs de la revue, rien que pour écrire sur la littérature française et on pourrait citer maints autres exemples. De l'autre côté, à Paris, le jeune Illyés est bien reçu par les auteurs d'avant-garde, et d'autres étudiants, comme László Gara, s'intègrent assez facilement à la vie parisienne.

Côté hongrois, le nouveau ministre de l'Éducation, Kúnó Klebelsberg, nommé en 1922, fait également de gros efforts pour briser l'isolement culturel de son pays. Il reçoit dès 1924 des professeurs français: on voit alors arriver François Gachot qui ne quittera Budapest que vingt-cinq ans plus tard. Klebelsberg fait voter une loi sur l'établissement de bourses d'études et d'instituts hongrois à l'étranger. Il a une initiative qui est beaucoup moins connue: en 1927 il envoie à Paris un de ses collaborateurs, le conseiller Zoltán Magyary (qui fut directeur, jusqu'en 1930, du département de sciences politiques) avec la proposition de faire établir en Sorbonne une chaire de hongrois qui serait financée pour moitié par la partie hongroise.

Il faut peut-être ajouter que Klebelsberg, juriste, a fait ses études dans les années 1890, à Budapest, à Berlin et à Paris (où il a fréquenté la Sorbonne et le Collège de France) et que Magyary, juriste lui aussi, a étudié également un an à Paris. Flanqué de Sauvageot, car il n'était pas très sûr de son français, Magyary n'a pu faire aboutir son projet. Le Ministère, déclarant que l'Université était autonome, le renvoyait vers elle, tandis que la Sorbonne désignait une commission, sous la présidence de Baldensperger. C'est l'opposition des partisans de la Petite Entente qui a fait échouer le projet.

Revenons maintenant aux rapports littéraires proprement dits. Si on constate vers 1925-26, malgré l'affaire des faux francs, un certain dégel sur le plan

politique, la situation n'est pourtant toujours pas propice à une percée, attendue et désirée par beaucoup de monde. Entre 1910 (l'année où on publie en français J.Katona, K.Mikszáth, F.Herczeg etc.) et 1930, la littérature hongroise est pratiquement absente de l'édition et de la vie littéraire française. Pourtant il y aurait eu une excellente occasion d'y apparaître, je pense aux courants modernistes et surtout au surréalisme. Il est assez caractéristique qu'une des premières traductions françaises d'Ady ait paru en 1922 dans les *Cinq continents, Anthologie mondiale de la poésie contemporaine* publiée par Yvan Goll (donc un des signataires du *Manifeste* du surréalisme de 1924). Puis il y eut Illyés et ses amitiés françaises (on sait que Crevel lui rendit visite en Hongrie dans les années 30), il y eut également Kassák qui n'a pas hésité à publier des auteurs français dans ses revues, pendant la guerre, et qui avait été en rapport avec certains surréalistes. Mais finalement tout cela n'a rien donné. Est-ce que Gyula Illyés a vraiment publié des poèmes dans certaines petites revues d'avant-garde des années 1920, comme disent ses biographes ? Je n'ai jamais réussi à élucider ce mystère. Quant à Kassák, son voyage parisien de mai 1926 a eu beaucoup moins de succès que ceux des années 1960. C'est que tous ces auteurs hongrois sont obnubilés par les problèmes propres à leur région (la région centre-européenne) qui sont forcément différents de ceux des pays occidentaux c'est pourquoi ils rentrent tous, à la fin des années 1920, en Hongrie.

La carte de l'avant-garde n'ayant pas été utilisée, il reste donc la méthode classique, l'introduction en France d'oeuvres de qualité. De ce point de vue nous assistons en 1930 et 1931 à un petit miracle; après l'excellente anthologie de 1927 László Gara publie en 1930 et 1931, en compagnie de Marcel Largeaud, un roman de Móricz, un autre de Karinthy, et un troisième de Márai, tandis qu'Aurélien Sauvageot traduit et préface le *Fils de Virgile Timar* de Mihály Babits. Dans un article de 1930 (paru dans la revue *Nyugat*) László Gara essaie d'expliquer sa stratégie. Les Tchèques, les Italiens, les Allemands, dit-il, font de gros efforts pour être présents sur le marché littéraire, mais du côté hongrois, malheureusement, il n'y a aucune publicité. Et il ajoute : "Il serait illusoire de vouloir conquérir le grand public. Mais nous pourrions nous contenter de l'estime des élites, ce qui est à la fois plus et moins que Paris."¹³

Dans cette perspective les choix de Gara et celui de Sauvageot sont excellents. Pourtant l'écho des ouvrages parus devait être bien faible. Très peu de temps après, en 1933, le romancier Géza Laczkó donne ce titre éloquent à un article envoyé de France : "Pourquoi Paris ne veut-il pas de la littérature hongroise ?"¹⁴

La série de publications de 1930-31 n'est qu'un feu d'artifice. Gara et Sauvageot ne réapparaîtront qu'après la guerre. Il y a, bien sûr, encore quelques publications dans les années trente: des nouvelles traductions de Madách (par G.Vautier), de *Jean le Preux* de Petőfi et du *Toldi* d'Arany (par G.-P. Dhas). Il y a aussi le phénomène du best-seller, représenté par Yolande Földes et François Körmendi. Pendant les années de la guerre on assistera de nouveau, paradoxalement, à la parution de livres de qualité, je pense à *Ceux des pusztas* d'Illyés chez Gallimard (traduit par P. Régnier, et préfacé par Sauvageot) et aux

deux romans de Kosztolányi chez Sorlot. Il me semble que seul le livre de Gyula Illyés ait eu un tout petit écho.

Il faut à présent que je m'arrête et essaie de résumer mon propos. Les rapports littéraires franco-hongrois sont, tout le monde en convient, à sens unique. Peut-on les rendre plus complets ? Il ne convient pas d'en débattre ici. Je voudrais simplement souligner que l'introduction, même modeste et destinée aux seules élites, de la littérature hongroise en France, n'est possible que sous certaines conditions. Ces conditions (on peut mentionner, pêle-mêle, l'image de la Hongrie, les rapports politiques, les rapports universitaires, les rapports économiques, la formation de traducteurs, l'aide publicitaire etc.) ne sont pas favorables. Ainsi, malgré la fondation d'un Institut hongrois et la création d'une chaire finno-ougrienne, malgré les immenses efforts de quelques francs-tireurs, les résultats devaient être forcément ce qu'ils étaient.

NOTES

- 1 Il s'agit des Mémoires du comte Nicolas Bethlen, publiés à Paris en 1743. Les chercheurs ont pu établir plus tard que ce texte n'était qu'un livre de fausses mémoires, écrites par Dominique Révérand.
- 2 Jean Mistler, *Un jeune homme qui rôde*. Paris, 1984; Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, 1988; et François Gachot, in *Irodalomtörténet*, 1971/1 et 1971/4.
- 3 Voir M. Paléologue, *La Russie des Tsars*, Paris, 1922-23.
- 4 La documentation concernant ces faits est contenue dans l'excellente étude de Mária Ormos *Padovától Trianonig* (De Padoue à Trianon), Budapest, 1982, pp. 368-412.
- 5 *Ibid.*, pp. 378-379.
- 6 *Sauvageot*, op. cit.
- 7 Louis Eisenmann, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Etude sur le dualisme*, Paris, 1904, p. 568 et suiv.
- 8 *Les problèmes de l'Europe centrale. Conférences d'A. Dumaine, de L. Eisenmann, d'E. Fournol, du général Weygand etc.*, Paris, 1923
- 9 *Ibid.*, p. 28.
- 10 *Ibid.*, p. 33.
- 11 Il s'agit d'Etienne Fournol.
- 12 *A másik Magyarország*, poème d'Illyés écrit en 1937.
- 13 L. Gara, "Magyar irodalom Franciaországban", in *Nyugat* 1930/I. pp. 810-812.
- 14 G. Laczkó, "Miért nem kell Párizsnak a magyar irodalom", in *Nyugat*. 1933/I. pp. 299-302.

OUVRAGES CONSULTÉS

Mária Ormos, *Padovától Trianonig*, Budapest, 1983.

Postface de M. Ormos à l'édition hongroise de *La Russie des Tsars* de M. Paléologue, Budapest, 1982.

István Sótér, *Francia-magyar művelődési kapcsolatok*. Budapest, 1941.

Sándor Eckhardt, "A magyarság külföldi arcképe", in *Mi a magyar*, Budapest, 1942.

Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, 1988.

Jean Mistler, *Un jeune homme qui rôde*, Paris, 1984.